

des motifs incrustés sont des armoiries, des médaillons, des rinceaux et guirlandes.

Les courbes du dessin sont généralement agrémentées d'oiseaux, d'insectes, d'amours mignons, de fleurs et feuillages. Parfois, comme sur le cadre d'un superbe miroir exposé par Madame Peltzer de Clermont, les rinceaux contournent des plaques de nacre en forme de médaillon, sur lesquelles on retrouve burinés, les rébus et devises fort à la mode vers la fin du XVIII^e siècle. La tradition nous rapporte aussi que vers la même époque certains de nos meilleurs artistes ornementaient de cette manière les crucifix. La belle croix exposée par M. Charlier est un travail, peut-être récent, du même genre. J'y vois trop de science byzantine pour oser affirmer qu'elle provient d'un atelier spadois. On parle encore de cette spéciale occupation réellement artistique en 1717, dans un contrat où l'un des intéressés, Charles Dagly, « marchand de vernys de Spa » s'engage à fournir à S. A. I. Pierre le Grand, pour la décoration d'un appartement, diverses grandes plaques de revêtement, en « verny » noir, entremêlé de *nacre de perles*. Dans l'inventaire déjà cité de 1783, la seule indication se rapportant au travail d'incrustation est la suivante : « Tabatières *écaille*, peintes à vues » Après, il n'en est plus question que je sache.

Parmi les formes nombreuses, on pourrait presque dire innombrables produites par les artisans spadois au XVIII^e siècle, le petit meuble appelé *toilette* occupe la toute première place. C'était un ensemble de petites boîtes groupées et renfermées dans une boîte plus grande, munie d'une serrure à clef. Les petites boîtes avaient, chacune, leur destination particulière, relative à la parure ou à la toilette. Sur ses plus belles œuvres JEAN GERNAY (1719-1791) savait peindre, au choix des nobles seigneurs et dames, ou des scènes galantes, ou des pastorales, ou des motifs empruntés aux récits des livres saints. Il interprétait aussi les faits de l'histoire et les fictions de la fable. A côté de ces riches coffrets, se groupaient sur les étagères et tables des marchands, des boîtes d'un peu moindre dimension, mais encore à subdivisions nombreuses.

Il s'agit des boîtes à ouvrage ou à métier. Puis sur les étagères des boutiques à « vernys » nous trouvons encore toute une série d'objets un peu plus petits, parmi lesquels nous notons le « quadrille », assemblage, dans une boîte unique ou sur un support unique, de quatre petites boîtes destinées à recevoir les cartes et jetons nécessaires aux joueurs, toujours nombreux à Spa depuis le milieu du XVIII^e siècle.

Nous y voyons encore des étuis divers, des écrivoires, des pelotes, des boîtes à défilé en forme de double livre, des cartels, des calendriers, et des centaines d'autres objets dont l'énumération serait oiseuse.

Dans le premier quart du XVIII^e siècle nous voyons apparaître « l'orange » une mignonne bonbonnière, et le « cadran » des buveurs d'eau minérale. M. Alb. BODY qui a cédé de ces objets bien conservés au Musée Spadois, nous en donne dans son livre déjà cité, une description bien détaillée et très précise.

La canne, l'orange, le cadran, et déjà la chaise à porteurs et la

litière, suffiraient à caractériser, par induction, les gestes galants et les attitudes distinguées des « bobelins » de cette époque.

Les imitations des laques de la Chine et du Japon ont commencé à se pratiquer à Spa, dès la mise en vogue des objets de cette nature, importés en France par la Compagnie des Indes fondée en 1664. Certaines de ces productions, relevées d'or, d'argent, de bronze et de colorations vives, ont gardé jusqu'à présent un brillant et une netteté d'ornementation, démontrant les aptitudes remarquables des artisans qui s'occupaient de ces spécialités. Parfois leur fantaisie ornementale ou graphique se donnait librement carrière, car les motifs à plat ou en relief dont ils ornaient les coffrets sont loin d'être toujours d'imitation orientale.

Les dessins à l'encre de Chine sur fond blanc ou légèrement teinté datent à peu près de la même époque. Ces dessins et laques restèrent en vogue jusqu'aux deux ou trois premières années qui suivirent la Révolution de 89.

La peinture, soit à l'encre de Chine, soit en teinte monochrome ou en couleurs variées, de motifs accompagnés de rébus, devises, devinettes précieuses et enfantines, n'eut qu'une durée très limitée : un peu plus d'un demi-siècle environ. On mettait de cet esprit figuratif ou graphique un peu partout même sur les étuis pour dames et sur les tabatières pour messieurs.

Mais depuis quelque temps déjà, le public se fournissait de préférence chez les « marchands en vernys » d'objets plus à la mode, à fond vermiculé, marbré, jaspé, à décoration plus accentuée, à motifs plus conformes aux idées esthétiques du temps. C'est ainsi qu'apparurent successivement les objets de mobilier tels que tables à jeu ou à ouvrage, les coffrets et autres nombreux bibelots, tous objets définissant par leurs fonds, leurs bordures, leurs encadrements, leur dessin, leur coloration, les époques, même restreintes, où ils furent produits, depuis la Régence jusqu'à l'Empire inclus.

La vogue du genre Louis XVI avec ses fleurettes, ses vases, ses roses, ses médaillons à pastorales, se prolonga jusqu'aux premières années de la Révolution. L'exposition spadoise nous montre dans la collection Pittors-Gernay, un ensemble rare de treize grands boutons encerclant de cuivre rouge, des miniatures très délicates sur papier. — Ces boutons avec les éventails à médaillons, les cannes et les tabatières historient à Spa les élégances de la dernière cour de Versailles.

Le style empire est représenté au Salon par des échantillons divers, parmi lesquels se distinguent quelques types remarquables, des silhouettes rouges sur fond noir, reprises, en imitation, aux médaillons pompéiens ou aux céramiques antiques de nos musées. Ces types sont encore des produits de l'industrie spadoise, mais de seconde main. Plusieurs ont été retouchés.

Depuis le commencement du XVIII^e siècle, la commune de Spa avait donné l'essor à quelques dessinateurs très experts déjà soucieux d'imiter la nature dans ses détails, ses masses et sa perspective aérienne.

D'autre part, les ébénistes et tourneurs s'étaient ingéniés à perfectionner leurs outils et leur travail. Nous sommes à l'époque où le célèbre LAMBERT XHROUET voyageait de Cour en Cour pour montrer aux princes les secrets de son métier. La famille Lezaack, qui possède encore l'un des tours de cet artisan talentueux, s'est prêtée de la meilleure grâce du monde à le confier à notre exposition rétrospective.

Ensuite, s'étaient amenés à Spa des artistes et critiques. Ils se plaisaient à visiter les ateliers des meilleurs de nos ouvriers et à donner à ceux-ci d'excellents avis. Le chevalier FASSIN, qui, avec son ami DEFRANCE, avait collaboré à la fondation de l'Académie de Liège, leur conseilla d'abandonner les procédés surannés de la copie servile par décalquage ou quadrillage, et de se mettre résolument à peindre à la gouache sur panneaux en bois. Le paysagiste OMMEGANCK, qui fut à Spa en 1808, y prenant des esquisses pour ses tableaux, eut, de même que le chevalier FASSIN, une influence marquée sur l'art industriel spadois. Nos meilleurs peintres sur « bois » furent bientôt à même, non seulement de copier, par le moyen de la gouache, de bons tableaux ou d'interpréter de suggestives et belles gravures, mais encore de reproduire, au mieux, d'après nature, les recoins nombreux, si pittoresques des environs de Spa. Cette aptitude nouvelle de nos hommes de métier fut incontestablement un pas en avant dans la carrière de l'art. Ce progrès a été accentué par l'influence de quelques hommes remarquables, tels Jos. BODY, J.-B. LONGRÉE, SERVAIS, dont les conseils à nos artisans furent une suite d'excellentes leçons. L'école de dessin et de peinture, fondée en 1846, qui bientôt se peupla d'élèves sous la direction première du paysagiste DELVAUX et sous celle ensuite de M. ANTOINE FONTAINE, contribua puissamment au développement artistique de nos décorateurs sur bois de Spa.

Les motifs peints, soit fleurs, soit paysages, soit reproduction de tableaux, par les artistes défunts PAUL REIGLER, VICTOR RENSON, GÉRARD CREHAY, JONAS MARIN, DEBRUS père, JOSEPH et HUBERT HENRARD, HUBERT HANS, CHARLES ISTACE et autres, présentent une incontestable supériorité sur tout ce qui s'était fait auparavant. Peut-être y trouve-t-on moins de ce qu'on nomme les traditions ou la routine du métier, mais on y apprécie hautement le souci d'un art qui, s'il n'est ni du « grand art » ni même de « l'art pour l'art », n'en est pas moins la manifestation probante du sentiment réellement esthétique propre aux fiers artistes de cette brillante époque. Je dois en dire autant des menus objets de parure, bijoux spadois sculptés et colorés, reproductions de feuillages, de fleurs, de fruits, d'insectes très demandés naguère, et qui encore aujourd'hui jouissent de quelque vogue.

Parmi les ouvriers en ce genre de travail, il convient de citer MATHIEU BRODURE dont la virtuosité patiente s'est affirmée de remarquable façon dans le bouquet entièrement sculpté acquis pour le Musée de Spa. Quoique chez BRODURE, l'admirable minutie du travail à détails microscopiques, ait dépassé les limites que l'art impose, son œuvre

cependant lui vaut d'être noté parmi les célébrités locales du temps présent.

L'avenir des « bois de Spa » n'est pas, comme d'aucuns le pensent, dans un retour vers d'ataviques procédés. La preuve de ce que j'avance est exprimée par les œuvres, encore anonymes à l'heure présente, envoyées pour le concours d'ouvrages de Spa. Il y a là, indépendamment des nombreux échantillons de rétrospective imitation, 21 types d'ouvrages dits nouveaux, composés en vue de l'épreuve préconisée. Si tous ces objets accusent un effort louable, si d'aucuns annoncent une tendance vers des formes ou des assemblages nouveaux, si les mêmes ou d'autres nous montrent des essais de décoration plus ou moins talentueux, je n'en constate pas moins qu'il apparaît sur presque tous des réminiscences éclectiques, des ressouvenirs de formes, de contours, de moulures, de galbes déjà vus. Il en est de même quant à la décoration graphique ou picturale. Les encres de Chine, les sépias, les camaïeux, les peintures des anciens bois de Spa étaient adéquats aux époques où ils ont été conçus et réalisés. Or, nul des objets présentés maintenant n'est réellement évocatif de l'époque présente. Il y a là trop de mièvre ressouvenance du Louis XVI. Si ce style, adapté à nos actuelles habitudes, peut encore se justifier quand il s'agit de constructions plus ou moins monumentales, il ne s'explique pas, comme tendance générale, dès qu'il s'agit de la fabrication d'objets pour ainsi dire exclusivement décoratifs et de vente courante. La plupart des coffrets réunis pour le concours ne portent pas l'incontestable marque de leur origine spadoise. Ils sont de Paris, de Vienne, de Nuremberg, de n'importe où, aussi bien sous le rapport de leur forme que de leur ornementation.

L'hexagone régulier est une figure géométrique parfaite, même au point de vue esthétique ; son allongement en barquette pontée, anguleuse à six pans, ne peut s'expliquer que par des raisons d'utilité très problématique. Les fleurettés en guirlandes et couronnes, les amours joufflus dans un ciel d'azur, n'ont plus aujourd'hui leur charme d'antan. La majeure partie des objets présentés pour les épreuves pourrait avantageusement figurer dans un compartiment réservé à l'imitation libre ou fantaisiste. On ne manquera pas de me reprocher le peu d'enthousiasme de mon appréciation. Je ne changerai rien à mon jugement. Il faut que les artistes surtout soient de leur temps, sinon ils ne prendront point place dans la chronologie de l'art, fût-il même industriel.

Les panneaux signés par DEBRUS père, CREHAY et par d'autres que j'ai cités, ont bien leur cachet d'authenticité spadoise. De plus, ils expriment une intention visiblement artistique. Jamais antérieurement, on n'a fait mieux. D'autres travaux des mêmes peintres furent brillamment en vogue vers 1870, alors que l'industrie spadoise occupait plus de 300 ouvriers et ouvrières. Mais il n'y a ici, me dit-on, que des panneaux. A qui la faute ? Les menuisiers et tourneurs n'ont-ils rien à se reprocher ? N'est-il donc pas possible que nos meilleurs tabletiers, — il en reste, — que nos ébénistes, — il en est de très habiles, — composent et produisent des

coffrets et des petits meubles d'un genre moins vétuste. Les peintres, chacun d'après sa spécialité, décoreraient ces pièces nues, en se conformant aux exigences actuelles de la mode et du bon goût, sans se soucier davantage des suggestions du passé.

Il est de fait que l'ébénisterie pour ouvrages de Spa n'a réalisé aucune nouveauté depuis de nombreuses années. Les formes qu'on nous montre aujourd'hui sont ataviques ; elles n'attirent ni les regards ni les sympathies des acheteurs. On en est sursaturé. Il faudra les rénover pour les remettre en faveur.

Les incrustations, la marqueterie, les laques ne sont plus exclusivement des productions manuelles. Ces sortes de fabricats sont à présent le privilège des grandes cités de luxe où des mécanismes perfectionnés viennent puissamment en aide à l'habileté des artisans. Il serait impossible de ressusciter à Spa ces genres qu'on a cessé d'y pratiquer depuis longtemps. La décoration des « Bois de Spa » doit rester picturale. Les sites pittoresques de nos environs sont innombrables. Il y a pour les animer, pour les étoffer, nos fontaines, nos monuments, notre flore, notre faune, notre histoire, nos légendes, nos types ardennais, leurs habitudes et les quelques vieilles habitations chevronnées, encore debout dans le voisinage. Tout cela pourrait se peindre, presque d'après nature, en polychromie, en camaïeu et même encore à l'encre de Chine. Pour les encadrements, les supports, les séparations, nous avons le métal, la céramique, les bois exotiques et le verre.

La modernisation des procédés spadois est-elle donc chose si difficile, que pour ainsi dire personne ne se risque à sortir hardiment des vieux sentiers trop battus ?

Faudra-t-il que l'on en vienne un jour à fournir à nos fabricants, s'ils veulent se distinguer dans quelque exposition, des dessins d'ensemble pour ouvrages de Spa, à la confection desquels plusieurs artisans apporteraient le concours de leur spécialité ?

Comme beaucoup d'autres de mes concitoyens, j'ai cru longtemps que l'art spadois ne pourrait continuer de vivre et de regagner un peu de son ancienne vogue, que par un retour aux procédés des bons ouvriers d'autrefois.

Je suis revenu de cette opinion première.

Sans doute nos fabricants sont à même de nous fournir des imitations parfaites d'anciens bois. Ces reproductions qu'on peut commettre à Liège ou à Verviers aussi bien qu'à Spa, trouvent occasionnellement, encore bon placement auprès des gens qui ne parviennent pas à se procurer des pièces authentiques d'époque déterminée. Toutefois un telle vogue ne peut être durable. On ne ressuscite pas les temps défunts. On ne peut qu'imiter servilement les œuvres du passé. Les adaptations des styles anciens à nos réalisations actuelles ne sont au fond que des déformations exprimant la pauvreté de nos conceptions et l'indigence de nos aptitudes spéciales.

Le compartiment à concours des imitations d'anciens bois ne m'intéresse que peu. Certaines des reproductions qu'on y voit sont étonnam-

ment parfaites, irréprochables ; elles dénotent, sans conteste, l'habileté manuelle encore extraordinaire de nos artisans, mais ce sont des imitations, des copies, et rien de plus. Elles peuvent revenir en vogue, de temps à l'autre, par ressauts ; leur placement commercial ne sera plus jamais, ni facile, ni continu. Malgré leur fini d'exactitude, elles auront pour résultat final d'introduire plus tard un élément de perturbation dans le classement chronologique des produits de notre industrie.

Une réserve cependant. Les cadres, cartels, écussons, médaillons, éventails, coffrets et quelques autres objets exposés par M. DU CHASTEL, quoique évocateurs du passé, ne sont ni des copies, ni des imitations proprement dites, car il serait difficile, sinon impossible d'identifier n'importe lequel de ces spécimens avec ceux des mêmes époques, réunis dans les vitrines d'art spadois. Il s'agit plutôt, dans l'occurrence, de créations rétrospectives. M. DU CHASTEL, dans ses loisirs a fait une étude très approfondie des styles français de la parure et du petit mobilier, depuis la Renaissance jusque et y compris l'époque impériale. Il est au courant des formes et couleurs préférées au décours des ans, par les reines de beauté et d'élégance qui furent successivement, chacune à son tour, les arbitres du bon goût français dans les palais princiers. Son œuvre est à la fois un ensemble et une suite d'études approfondies, réalisées en contours et en colorations, conformément aux exigences utilitaires des objets et au sentiment esthétique de l'époque. Chacun de ces mignons chefs-d'œuvre est une synthèse à la fois technique et artistique d'une période entière, d'un caprice local d'art temporaire ou même d'une transition rapide entre deux époques distinctes. Tous sont de consciencieuses interprétations ou de scrupuleuses restitutions, toujours brillamment enlevées. Peuvent s'en inspirer en toute confiance les tabletiers et peintres désireux de se faire valoir dans un genre où l'on est exposé, par défaut d'initiation suffisante, à commettre tant d'anachronismes.

M. le comte DU CHASTEL, très expert en dessin, eau-forte et peinture, très épris des formes élégantes si distinguées des derniers siècles passés, mérite d'occuper dans mon étude, la place toute spéciale que j'ai le plaisir de lui consacrer en toute conviction. Il y a longtemps qu'il s'occupe des « Bois de Spa ». Il en connaît à fond l'histoire. A l'occasion de notre exposition rétrospective il ne s'est pas contenté de lui envoyer une précieuse collection d'anciens types choisis, il y a joint, comme je l'ai dit, un nombre considérable d'œuvres personnelles qu'il a décorées de sa propre main, tous objets charmants adéquats aux époques qu'il aime à faire revivre encore. De telles reconstitutions ne sont pas à la portée de chacun. Elles ne peuvent être conçues et réalisées que par de rares privilégiés auxquels leurs loisirs et la fortune permettent, en nos jours d'exigeant modernisme, de se faire encore, comme M. DU CHASTEL, les adorateurs et les thuriféraires de l'artistique passé.

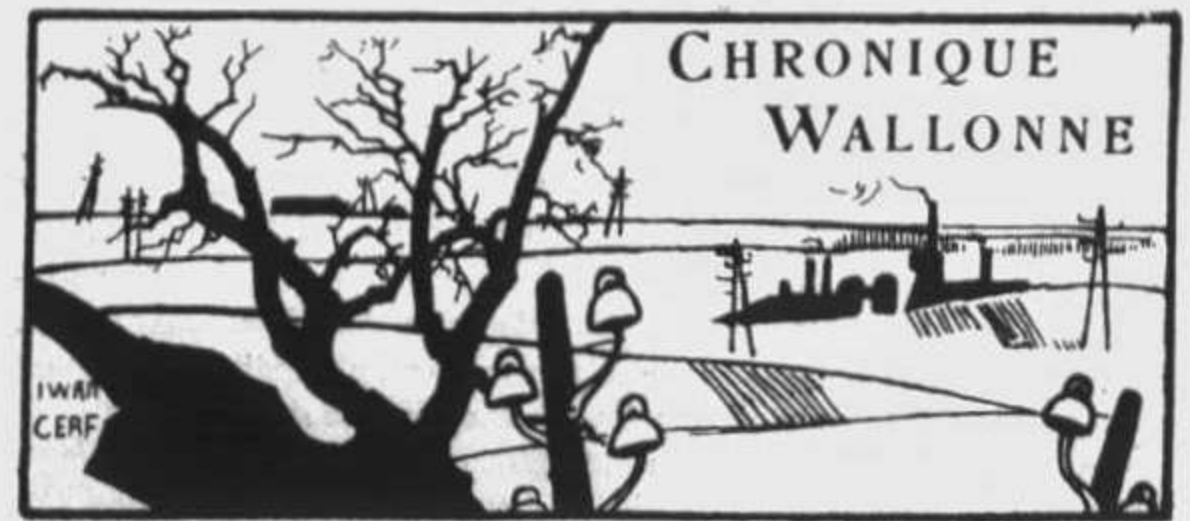
L'Exposition des Bois de Spa de 1911, établit, sans réplique possible, que nos anciens tabletiers et décorateurs, tout en sachant se plier au goût de leurs contemporains, ne manquaient ni d'initiative personnelle, ni

d'imagination, ni d'esthétique habileté. On n'en voit pas qui ait essayé de ressusciter par imitation servile, des genres tombés en désuétude. Ces fiers artisans savaient être de leur temps.

M. BODY a écrit dans son livre, que l'industrie de Spa, tant célèbre jadis et même naguère, pourrait bien n'être au XX^e siècle qu'une douce reminiscence. Notre petit art local n'est pas encore tout à fait tombé à cette ultime décadence, car les essais exposés de nouveauté présumée, les quelques beaux articles que l'on trouve encore dans les tiroirs et vitrines de nos marchands, sont probants d'efforts vers le mieux faire. Toutefois, j'émetts personnellement un jugement dont je crois avoir démontré le bien fondé, c'est que les Bois de Spa, pour reconquérir et revivre leur ancienne célébrité, doivent, tout en restant essentiellement spadois de nature et d'aspect, emprunter des attractions nouvelles à la vie moderne. Si le passé nous intéresse parfois, le présent nous intéresse toujours.

Il en est des objets de l'industrie spadoise, comme il en est ailleurs des bijoux, objets de parure ou de toilette, bibelots d'étagère, petit mobilier qui ne restent en vogue qu'à la condition d'être au goût du jour. Les reculs vers l'autrefois ne peuvent être durables. L'art, même d'application, est éternel, sans doute, mais à la condition d'être rajeuni sans cesse.

CHARLES HAULT.



Lettres Françaises

LOUIS DELATTRE : *Les contes d'avant l'amour*. Bruxelles, Larcier. 1 vol. (3 fr. 50.)

MAURICE DES OMBIAUX : *Le Maugré*, roman. Paris, Calmann-Lévy. 1 vol. (3 fr. 50.)

GEORGE GARNIR : *Les Dix-Javelles*, mémoires d'un conducteur de malle-poste (mœurs condruziennes). Bruxelles, Association des Ecrivains belges (Dechenne). 1 vol. (3 fr. 50.)

ADOLPHE HARDY : *La Route enchantée*, poèmes. Bruxelles, Association des Ecrivains belges (Dechenne).

Paris, Librairie générale des Sciences, Arts et Lettres. 1 vol. (3 fr. 50.)

EMMA LAMBOTTE : *Les Roseaux de Midas*. Avec Lettre-préface de LAURENT TAILHADE, Paris, Messein. (4 francs.)

FRANZ MAHUTTE : *Puges versicolores*. - Bruxelles, Lebègue. Paris, Librairie générale. 1 vol. (2 fr. 50.)

PAUL MÉLOTTE : *Le Théâtre futur*, essai. Bruxelles, Association des Ecrivains belges. Paris, Librairie générale. 1 vol. (1 franc.)

C'est avec le plus grand plaisir que je commence, ce mois-ci, ma chronique. Bien souvent la joie de parler de beaux livres est troublée par la perspective de quelque production dont il faudra bien dire un peu de mal. Aujourd'hui, j'ai deux romans absolument remarquables, deux très bons volumes de contes, un recueil d'harmonieux poèmes en prose, un livre de beaux vers aux lignes pures, un choix de fines chroniques et de récits spirituels et un sérieux travail sur la littérature dramatique ! Provende bénie ! Mettons-nous donc à l'œuvre avec joie, et rentrons la récolte.

Les Dix-Javelles, de M. George Garnir, c'est plus qu'un roman bien composé, bien charpenté, bien écrit : c'est une page d'histoire. Comme dit Maurice Barrès dans la phrase citée en épigraphe du volume : « Il y a des faits locaux, chargés d'âme, qui restent en dehors de l'histoire, seulement parce que personne n'est là pour les écrire. » M. George Garnir s'est trouvé là pour écrire l'histoire de la petite ville de Juseret, en Condroz, et c'est un grand bonheur pour elle. Dans la vaillante troupe des écrivains wallons, M. George Garnir est en effet au tout premier rang. Il a au plus haut point la compréhension de l'âme wallonne et du paysage de chez nous. Sans doute vous m'objecterez *La boule plate* et *Krott et Cie*. Mais M. Courouble aussi est un Wallon ! Si M. Garnir observe et reproduit avec tant de vérité dans ses romans bruxellois les visages amusants de la

rue Haute, c'est sans doute parce qu'il est lui-même très éloigné de ses modèles, dont les traits caricaturaux l'ont frappé davantage qu'ils n'eussent frappé des indigènes. D'ailleurs, on revient toujours — à ses premières amours... comme bétifie la romance. Et M. Garnir, qui avait écrit autrefois *Les Charneux*, *Les Contes à Marjolaine* et *La Ferme aux Grives*, nous revient avec les *Dix-Javelles*, et nous restera, puisqu'il nous annonce un prochain roman de mœurs mosanes : *La Chanson de la Rivière*.

Autour de la ferme des Dix-Javelles, où habite le maieur, tout le village de Juseret gravite. Henri Chardeneux conduit la diligence — la « malle-poste » — de Juseret à Clarvaux. Un roulier espagnol débarque dans le pays, s'installe à l'auberge et devient l'amant de l'hôtesse. Une rixe éclate. Le mari trompé est tué par l'amant et le village s'ameute contre le meurtrier, qui périt.

Mais l'Espagnol avait une sœur, qui le cherche. Avertie, elle vient à Juseret, si belle et si émouvante que Chardeneux l'épouse, malgré le maieur qui s'opposait à ce mariage, ne voulant pas voir s'installer dans le village la sœur d'un assassin. La vie reprend, cependant, monotone, jusqu'au jour où le fils du conducteur de malle-poste devient amoureux de la fille du maire. La guerre alors éclate ouvertement — mais vous comprenez bien que le dénouement sera heureux.

Mais cette intrigante n'est qu'une partie, et la moins considérable peut-être, du volume. Il y a en outre toute la vie d'un village qui tend à se moderniser, qui ressent l'influence nouvelle du chemin de fer proche, et qui la subira, malgré les efforts des fervents de la tradition, représentés par le maieur ancré dans le culte des vieilles coutumes.

C'est aussi une lutte entre les traditions et le monde moderne que raconte le roman de M. Maurice des Ombiaux, le **Maugré**. Et je crois que jamais le conteur de Sambre-et-Meuse n'avait produit meilleure œuvre. Son livre n'est pas seulement une étude de folklore, il est aussi un roman attachant.

Dans le pays de Tournai subsiste encore la vieille tradition du Maugré. Dans la pensée des paysans, un nouveau venu n'a pas le droit d'occuper une terre dont le propriétaire n'a pas voulu, pour une raison quelconque, renouveler le bail à l'ancien fermier. « Tous ici, disent-ils, nous reconnaissons le droit de l'ancien occupant, car celui qui d'une jachère et quelquefois d'un sart ou d'un ancien bois a fait un champ de bon rapport, ne peut pas être frustré de son travail par un propriétaire quel qu'il soit. » Or, des étrangers, acceptant les offres du propriétaire, ont pris possession de la ferme de la Roncière que le premier occupant voulait garder à l'ancien prix, tandis qu'on lui demandait, pour renouveler son bail, un fermage supérieur. Dès lors le Maugré s'allume. Il prévient d'abord : « On détruira vos récoltes. — Nous y veillerons. — On tuera votre bétail. — Allons donc ! — On incendiera vos meules. — Qu'on y vienne ! — On ragrandira votre jardin. — Qu'on ose ! — Et votre vie sera menacée... Aucune force n'a jamais tenu contre le maugré. »

Deux figures admirablement dessinées traversent cette tragédie rustique. Celle de Mélie, la jeune fille émouvante et fraîche, et celle de l'exalté défenseur des droits ancestraux, Eleuthère.

On a fait longtemps à nos conteurs, à nos romanciers, le reproche d'être uniquement des descripteurs et de ne pas savoir échafauder un récit. Les écrivains belges, disait-on, et en particulier ceux de Wallonie, pèchent par manque d'imagination...

Que nous voilà loin de compte ! Est-ce un DELATTRE, par exemple, qui n'a pas d'imagination ?

Ses **Contes d'avant l'amour** mettent en scène des gens bien vivants, et l'un d'entre eux particulièrement, « Les Mangeurs de terre » est un roman palpitant. Le paysage est brossé avec une sobre énergie, mais c'est l'homme qui s'en détache, l'homme du pays noir, brutal et bon comme ces marteaux-pilons de chez nous — l'image est d'un autre livre de M. Delattre — qui, après avoir martelé sauvagement l'énorme bloc de fer rouge, casse délicatement, sans l'écraser, une noisette que l'ouvrier lui présente...

M. Delattre a dessiné un portrait du « maître-logeur » qui est un petit chef-d'œuvre. Et voici une scène qui vous en dira beaucoup plus long que toutes mes phrases :

Il arrivait chez la Flatte. Dans la cour ayant tiré l'eau du puits, il se lavait tout nu, gravement, sans une parole ni un sourire pour la commère qui tournait autour de lui dans une admiration presque douloureuse.

La dondon sans se payer d'illusion, ni essayer de croire qu'il en agissait ainsi par coquetterie, souffrait de cette indifférence du Borain. Souvent, quand elle avait assisté au jeu de ce corps ruisselant d'eau et étincelant dans la lumière, pour tirer l'homme de son flegme dédaigneux, sa fruste émotion lui suscitait quelque rêve de bataille. Elle se mettait à l'invectiver avec colère, les deux poings aux hanches, lui hurlant des injures, pour attirer un orage dont elle préférait les coups au malaise inquiet du dédain.

Mais alors pour toute réponse, le Borain se mettait à siffler en se frottant le torse et faisant jouer les petits paquets symétriques de ses muscles roulant sous la peau comme des fuseaux. Ou bien, avec une brusque pirouette, dans un éclat de rire claironnant, il jetait à la Flatte, d'une volée en pleine corsage, le baquet de savonnée de son bain, et la faisait fuir, trempée et piaillante, devant le bassin rebondissant sur ses talons.

Lui, le bon « fossetier », comme le vrai maître-logeur d'ici, il allait ensuite au jardin. La culture du potager des maisons où ils couchent, c'est le grand jeu au soleil des houilleurs pensionnaires. Là, ils bêchent, sèment, plantent, tout ainsi que pour eux, et comme s'ils en attendaient vraiment la récolte.

À la tombée du jour, dans la belle saison où la terre a été chauffée par douze heures de soleil, les charbonniers, leur journée au fond de la bure achevée prennent à peine le temps de manger, pour courir, le col encore noir de houille et les pieds déchaux, serrer leurs doigts sur les manches de bêche ou de rateau ; crisper leurs ortells nus dans le sol ameubli, entre les légumes fraîches des poireaux, les ombelles argentées des oignons fleuris, les rosaces frisées des salades. Parmi les douces choses poussées de terre, ces durs hommes harassés vont ainsi longuement rire de leurs mains. »

M. HUBERT STIERNET a choisi les mêmes modèles que M. Hubert Krains. Mais comme en plaçant deux peintres devant le même site vous

obtiendrez deux paysages différents, les personnages que nous montre M. Stiernet ne ressemblent guère aux figures dessinées par M. Krains. Celui-ci voit noir. Celui-là possède une vision plus gaie.

Les six nouvelles que nous apporte son dernier volume **Haute-Plaine** sont remarquables. Personnages caractéristiques et pittoresquement dessinés, paysages brossés avec une grande sobriété, le tout vit d'une vie sincère et franche, le tout est animé surtout d'un sentiment de grande bonté.

Il y a, dans le conte intitulé *Lérienne*, un mauvais fils qui a quitté le pays après avoir fait « les quaterc ents coups ». Les parents, qui ont souffert de sa mauvaise conduite, souffrent encore plus de son départ. Mais il n'est enfant si prodigue qui ne revienne un jour, triste et repentant. Celui-ci s'est venu coucher dans la remise paternelle, une nuit de Noël, et les parents ont entendu du bruit :

Ils pénètrent dans la remise.

Le long de la paroi, étendue sur un tas de torchettes, une forme humaine se dessine.

Ils s'arrêtent, apeurés. Zandrine tire son mari en arrière par la manche. — C'est un homme !

Lemaire dirige la lueur jaune vers l'inconnu. Ce dernier, arc-bouté sur une main, pousse en l'air sa maigre épaule. Une toux déchirante le secoue et enfonce, à coups successifs et brutaux, dans la paille, la pauvre tête qui rebondit.

Il tourne vers les arrivants les traits décharnés de son visage auquel ses yeux enfouis et fiévreux prêtent un aspect effrayant.

Le râle qui suit la quinte exténuante amène un seul mot sur ses lèvres exsangues :

— Pardon ! Pardon !

Zandrine lève les bras au ciel, se jette à terre près de lui.

— Mon Dieu, mon Dieu ! mon pauvre enfant !

Lemaire chancelle. Sa lampe danse dans sa main. Les mots ne sortent point de sa gorge contractée.

— Julien... oh ! Julien...

— Pardon, Mère ! Pardon, Père !

L'affreuse toux reprend, tord la pitoyable guenille qui fut Julien, le beau et solide garçon courant au bord des toits avec le calme des somnambules.

L'épais tricot de Lemaire, le châle de Zandrine cachent déjà les haillons du malade.

Ils parviennent à peine à le relever ; sa figure se replie sur sa poitrine, ses jambes fléchissent. Tremblants, gémissants, ils le soutiennent par les aisselles, le traînent dans la neige et ne sentent point la bise qui mord leur peau à travers le mince tissu de leur chemise.

Oh ! l'horrible calvaire que cet étroit escalier ! Quelle croix fut plus lourde et plus chère que celle de ce pauvre homme ! que ce corps inerte et geignant qu'il porte sur l'épaule, les longs bras lui battant le dos, la tête semblable à celle des christes des descentes de croix !

A chaque marche, il attend une seconde, il craint de tomber ; et Zandrine le suit éplorée, les deux mains tendues pour le retenir.

Dans leur chambre, il lui enlèvent ses tristes nippes : pas de chemise ! pas de chaussettes !

— Pauvre enfant ! Oh ! notre pauvre enfant !

De profondes cavités mettent en relief les côtes, l'épaule. A la naissance du col, la grosse artère saillante tressaute à longs intervalles, jetant une aumône de sang à la face crayeuse qu'elle ne peut aviver.

Ils le couchent dans leur propre lit encore chaud. La toux cesse, il s'assoupit.

Lemaire, au rez-de-chaussée, tâche à rallumer le foyer. Qui donc a changé toute chose de place, qu'il ne retrouve rien ?

Les allumettes se brisent et ne s'enflamment pas. Son bois s'éteint. Il erre à droite, à gauche, s'assied, pleure — hi hi hi... frappe, à petits coups lâches, la baguette du poêle.

Tu es fou, mon bon vieux Lemaire, te voilà fou !

Zandrine, sans songer à se couvrir, veille Julien qu'elle ne quitte point des yeux. Elle grelotte et de grosses larmes coulent sur sa figure de souffrance.

Ce ne sont pas, dit LAURENT TAILHADE dans la préface de **Les Roseaux de Midas**, ce ne sont pas de personnelles confidences que nous livre M^{me} EMMA LAMBOTTE dans son volume de poèmes en prose et en vers libres et de pensées. C'est donc que M^{me} Lambotte a le don de la « littérature » — car elle donne bien l'impression d'épanchements fougueux dans ses cris d'amoureuse passionnée :

« Je n'ai plus de cœur : il l'a pris !
Je n'ai plus d'âme : elle est en lui !
Et si je chante ou si je pleure,
C'est de sa joie ou de sa douleur.

Suis-je un mirage, étang, nuée,
Suis-je un reflet de sa pensée ?
Je ne m'entends que dans sa voix,
Je vis comme en dehors de moi.

Seigneur ! qu'il me rende à moi-même
Pour pouvoir lui dire « je t'aime »
Pour encore me prendre âme et cœur
Et les lui rapporter sur l'heure.

Peu nous importe, d'ailleurs, que le poète chante ses émotions ou celles des autres. Mais ces pages sont intensément passionnées, ardemment amoureuses et M^{me} Lambotte a trouvé, pour les écrire, une forme personnelle et preste ; la figure spirituelle vient toujours sous sa plume à point nommé, et jamais cette lyrique ne devient fade à force de lyrisme. Voyez « Mes cheveux » :

Je me grise à l'odeur de mes cheveux quand ils retombent en cascade,
devant mon visage.

Je ne vois plus rien, je m'y plonge, je m'y perds.

Vous êtes, mes cheveux, le tulle qui couvre la mariée et je pars pour mes noces.

Vous êtes le voile des femmes d'Orient et je suis au sérail.

Vous sentez l'ambre, la violette, le tabac d'Amérique. Soudain, je me crois homme, je pétris mes cheveux, je hume leur parfum.

Mais ce sont mes cheveux et je ne suis pas toi, hélas !

Je me dédouble — et me démêle ! »

M. ADOLPHE HARDY est un poète qui voudrait conduire au bonheur paisible et calme ceux qui suivraient sa **Route Enchantée**. Il l'écrit :

« Lors, tout au charme exquis d'aimer et de me vivre,
J'en ai dit le poème heureux, selon ma voix... »

Ayant trouvé pour lui le bonheur dans une vie de calme et probe labeur, d'amour/fidèle et de recueillement, il voudrait faire bénéficier les hommes de son expérience :

Si l'heure qui sonne
Est douce à ton cœur,
Ne parle à personne
De ton bonheur.

Si la vigne ombrage
Ta vieille maison,
Borne à ce feuillage
Ton horizon.

Si l'amour t'apporte
Son fragile appui,
Ferme bien la porte
Derrière lui.

Enfant de l'Ardenne, Adolphe Hardy aime les paysages de son pays avec ferveur. Il les associe aux principaux actes de sa vie, et c'est dans ces paysages qu'il éprouve le plus de joie à parler à sa bien-aimée :

Viens, ce soir est trop beau ! Partout aux environs,
Les feux de la Saint-Jean s'allument dans la brume.
Déjà, s'est tue au loin la voix des bûcherons ;
Viens, l'ombre est solitaire et l'heure est opportune.

Toi tendre et moi pensif, pas à pas nous suivrons
Ce sentier que, tantôt, viendra bleuir la lune,
Entre les vieux rochers moussus d'où nous verrons
Les constellations poindre, l'une après l'une.

Puis, près du pont rustique, aux lisières du bois,
Où l'amour nous surprit pour la première fois,
Nous ferons une pause, au clair du ciel sans voiles.

Et nous regarderons, sur le ruisseau penchés
L'image inverse en l'eau de nos fronts rapprochés
Se nimer d'une vague auréole d'étoiles...

Ne croyez pas pourtant que ce poète n'a jamais éprouvé les grandes émotions qui troublent l'âme. Mais il ne les redira que discrètement, et nous devons en chercher les traces que d'autres, peut-être, eussent complaisamment étalées. Je voudrais, pour vous le prouver, vous citer encore quelques vers : mais j'ai déjà pris tant de place... Vous lirez d'ailleurs tout le livre de M. Hardy. Il est bon à lire, il est réconfortant : c'est de la beauté saine et fraîche.

Qui ne connaît pas les chroniques de M. FRANZ MAHUTTE, de ce journaliste qui est un écrivain spirituel et distingué, un poète charmant ? Celles qu'il vient de réunir sous le titre de **Pages versicolores** méritaient d'être fixées dans un livre, puisque le journal s'envole au premier vent, après une vie plus brève que celle des roses. Il y a joint une très belle étude sur Bruxelles, et une histoire de la chronique qu'il devait fatalement connaître mieux que personne, lui qui s'en sert avec une si jolie adresse...

M. PAUL MÉLOTTE a étudié le théâtre actuel, pour en tirer des pronostics sur le **théâtre futur**. Son essai est très documenté et fort intéressant. Il étudie d'abord les œuvres actuelles qui lui paraissent avoir le plus de chances de survivre : Maeterlinck, Bataille et Bernstein.

Dosant le succès de ces pièces, il s'aperçoit que la faveur du public va vers « un théâtre qui consacre de plus en plus aux forces du destin, en ayant toutefois recours à une formule nouvelle, développable au sein d'une atmosphère scénique appropriée ». Et il conclut que « le monde du théâtre semble travaillé par le souci de grouper, autour des données psychologiques d'un drame, toutes les lumières disponibles, grâce à quoi les auditeurs ne soient pas privés — par suite de quelque malentendu — d'une jouissance intellectuelle graduée ».

« Quant aux éléments qui constituent le fond des pièces, ils sont fournis aux auteurs par l'étude des tendances qui incitent les hommes à compter avec un destin dont le règne, moins imprécis, mais toujours stupéfiant, enveloppe étroitement le drame « qui ne finit pas » — non sans essuyer parfois l'énergique résistance d'une éphémère volonté. »

Très consciencieusement faite, cette étude est une contribution des plus intéressantes à l'histoire de notre littérature dramatique.

O. Thiry

Memento. — Nous avons reçu : *L'année pieuse* (Michel Bodeux), de bons vers religieux ; *La chambre close* (J.-M. Jadot), des poèmes d'amour ; *A propos d'un pamphlet* (Marcel Angenot), réédition d'une réponse à la 628-E-8 d'Octave Mirbeau ; *Vies agrestes* (D.-J. Debouck), des « croquis d'histoire naturelle » ; *Yu-yu ou le roman d'un jeune homme pur* (Léon-Marie Thylienne).

Histoire

H. NOCQ : **Les Duvivier. Jean Duvivier (1687-1761). Benjamin Duvivier (1730-1819)**. Essai d'un catalogue de leurs œuvres, précédé d'une notice biographique et bibliographique. Illustré de figures dans le texte et de 17 planches hors texte en héliotypie de LÉON MAROTTE. — Paris, Société de propagation des Livres d'Art, 1911. 318 pp. g^d in-8°.

Tandis que Jean Warin attend encore sa biographie définitive, les Duvivier viennent de trouver en M. H. Nocq un héraut aussi érudit que consciencieux : à l'aide d'une critique saine et positive, il a réussi à débarrasser l'histoire de nos graveurs des légendes que la fantaisie y avait rattachée, et à la reconstituer avec précision.

La vie de Jean Duvivier ne fut guère mouvementée : arrivé à Paris en 1711, il y obtint l'appui de Jean-Baptiste Waldor, le résident de Liège ; il fréquenta assidûment en 1711 et 1712 les cours de l'Académie, pendant deux heures chaque jour, et consacra le reste de son temps à buriner des

planches en taille douce et des ornements sur les vaisselles. En 1714, Waldor le présenta à Joseph Clément de Bavière, de passage à Paris, et le chargea de graver la médaille RECORDABOR FÆDERIS MEI. L'exécution de ce travail le mit en rapport avec la Monnaie; Nicolas de Launay apprécia l'œuvre du jeune artiste, et lui commanda la médaille de la statue de Louis XIV à Lyon. C'est ainsi que Jean Duvivier entra au service du roi qu'il ne devait plus quitter.

L'excellente exécution de la médaille de la visite du tsar Pierre-le-Grand à la Monnaie de Paris lui valut la protection du duc d'Antin et la survivance de Mauger pour un logis au Louvre (1817); le 27 novembre de la même année, il fut agréé à l'Académie et il fut reçu académicien le 28 mai 1818. C'est vers cette époque qu'il épousa une jeune fille de bonne bourgeoisie, Louise Vignon, dont il eut dix-sept enfants.

Il y eut deux épisodes saillants dans la carrière de Jean Duvivier: sa dispute avec Bouchardon, et sa brouille avec l'Académie.

On sait comment furent réalisées la médaille de l'histoire de Louis XIV et de Louis XV: l'Académie déterminait le sujet et rédigeait les inscriptions; un dessinateur interprétait le sujet et le soumettait à l'Académie; enfin un graveur exécutait la médaille.

En 1737, Bouchardon remplaça Jean Chaufourier dans la charge de dessinateur des médailles; il exécuta un portrait du Roi que la Direction des Bâtimens envoya à Duvivier pour le faire graver. Celui-ci, qui jusqu'alors avait gravé les portraits du Roi d'après ses propres dessins, refusa d'exécuter cet ouvrage, considérant cet ordre comme un affront. Cette manifestation de dignité personnelle lui valut d'être mal vu à la cour.

Son différend avec l'Académie le mit en froid avec ses confrères; comme il n'avait pas fourni de morceau de réception à l'Académie, malgré toutes les promesses qu'il en avait faites, il ne fut pas élu à la place de conseiller que l'Académie avait décidé d'attribuer à un graveur. Il se crut victime d'une cabale et devint fort peu sociable. Heureusement, il trouva dans les commandes de la province une compensation de ce que lui avait fait perdre son attitude si ferme et si digne vis-à-vis de Bouchardon.

Il vit périr la plupart de ses enfants. La mort de Pierre-Louis-Isaac, bijoutier au Pont au Change, et peut-être l'enfant préféré de l'artiste, terrassa Jean Duvivier en 1761.

« La caractéristique des œuvres de Jean Duvivier est un souci de vérité pittoresque. » — « La multiplicité des plans est nuancée avec une science confondante pour le professionnel. » Pour le portrait, il fut incomparable.

Son fils Benjamin fut son digne continuateur. M. Nocoq retrace d'une manière certaine et positive la biographie de celui-ci. Dès 1724, — il avait alors treize ans et demi, — il concourut pour les petits prix de l'Académie. Il y suivit les cours en 1756 et 1758. En 1764, Benjamin Duvivier fut agréé à l'Académie; il avait déjà exécuté deux fois le portrait du roi, et gravé plusieurs autres médailles. En 1774, il reçut la charge de graveur général des monnaies; en 1776, il devint membre de l'Académie à laquelle il offrit un sceau comme morceau de réception. Sous le règne de Louis XVI, il fut continué dans sa charge de graveur

général des monnaies, et grava un nombre considérable de médailles; sa réputation s'étendit bien au-delà des frontières françaises jusqu'en Amérique, et il la soutint en exposant régulièrement à tous les Salons jusqu'en 1789.

La Révolution ruina complètement la brillante situation qu'il avait acquise; en 1791, il perdit sa place de graveur général; dans la tourmente, il fit un effort considérable pour se mettre au niveau du nouvel ordre des choses; il s'attacha à la fortune de Bonaparte: il grava la médaille du traité de Campo-Formio, ce qui lui valut la joie d'obtenir plusieurs commandes. Enfin, en 1806, il entra à l'Institut national. Malheureusement, à ce moment il était atteint d'infirmités qui influaient sur toutes ses facultés. Il mourut après une longue maladie le 10 juillet 1819.

« Il ne serait pas possible d'établir des différences profondes entre le talent de Benjamin Duvivier et celui de son père: on ne peut noter que des nuances. Benjamin qui a suivi plus longtemps les cours de l'Académie, possède un modelé plus savant peut-être, plus correct, mais aussi plus conventionnel que celui de Jean Duvivier. Les portraits exécutés par Jean ne présentent jamais les atténuations auxquelles Benjamin consent quelquefois. » — « Dans les revers, Benjamin accentue souvent la tendance qu'avait Jean à peindre plusieurs plans successifs, et à « figoler » les accessoires, mais il n'y a pas de dissemblance marquée entre les sentiments d'art des deux artistes; il n'y en a pas non plus entre leurs techniques. »

Le catalogue des œuvres des Duvivier a été dressé avec beaucoup de soin par M. H. Nocoq. Les descriptions sont précises et suffisamment complètes.

De même la bibliographie qui précède l'œuvre a fait l'objet de recherches approfondies.

Cependant l'étude sur les Duvivier est un peu confuse, et de plus, on éprouve une certaine difficulté à s'y orienter, par suite du manque de rubriques. Un autre défaut qui rend la lecture de l'ouvrage assez pénible, c'est l'intercalation de nombreux documents dans le texte: il eût mieux valu les grouper sous la rubrique « pièces justificatives » et y renvoyer le lecteur.

Malgré ces faiblesses de composition, le livre de M. Henri Nocoq sera bien accueilli par le monde des numismates auxquels il permettra de constituer une des plus belles séries de la numismatique franco-belge. Je terminerai en disant que l'illustration de l'ouvrage, sauf lorsque les médailles sont reproduites directement d'après les originaux, est superbe et tout à fait à la hauteur des derniers perfectionnements modernes.

Victor Tourneur.

SOCIÉTÉ D'ART ET D'HISTOIRE DU DIOCÈSE DE LIÈGE: **Bulletin**, tome XVIII. (Année 1909).

La plus grande partie de ce volume est occupée par une étude très fouillée de M. l'abbé J. PAQUAY sur *Les paroisses de l'ancien concile de*

Tongres. On sait que la ville de Tongres fut la première capitale de notre diocèse et que son antique église Notre-Dame a été, pendant les derniers temps de la domination romaine et après l'occupation franque, le centre vital du christianisme dans une grande partie de notre région. L'histoire de l'organisation paroissiale du concile de Tongres est donc très importante pour fixer les origines de la nationalité liégeoise. L'étude de M. PAQUAY se recommande surtout par sa documentation solide, précise et abondante. Les notions préliminaires sur l'organisation des paroisses jusqu'au IX^e siècle et particulièrement dans le domaine immunitaire de Tongres à l'époque carolingienne seront lus avec profit par tous ceux qui s'occupent de recherches similaires.

Le volume se termine par une courte notice de M. l'abbé G. SIMENON sur *Les pains d'abbaye au diocèse de Liège.*

Emile Fairo.

JULES DELHAIZE : **La Domination française en Belgique à la fin de XVIII^e et au commencement du XIX^e siècle.** Tome cinquième : l'Empire. Première partie : de 1804 à 1812. — Bruxelles, Lebègue ; 1 vol. in-8 de 364 pp.

Nous signalons le cinquième et avant-dernier volume de cette longue histoire de la Belgique sous le régime français, de 1793 à 1815. L'œuvre se poursuit, égale à elle-même, c'est-à-dire très fouillée, mais aussi trop chargée de détails qui n'ont rien à voir avec le passé de nos provinces, les « départements réunis ». Pourquoi s'attarder à faire le récit de maintes campagnes de Napoléon en Espagne, en Autriche, en Prusse ; pourquoi publier in-extenso quantité de pièces officielles qui n'ont aucunement trait à l'administration de nos provinces ? Pourquoi, en un mot, oublier le sage précepte « abondance nuit » ? A franchement parler, et tout en reconnaissant le probe labeur auquel s'est complu M. D., son dernier tome aurait pu être diminué de moitié au moins : le récit n'eût perdu ni en valeur ni en intérêt.

F. Magnette.



Un poème sur Liège à la fin du XVIII^e siècle

PAR

M. FÉLIX MAGNETTE

professeur à l'Athénée de Liège

Wallonia, dans son numéro de mai 1911, publia, au sujet des Femmes wallonnes, à la fois un extrait d'un *Voyage de Philippe de Hurgés à Liège et à Maestrecht en 1615*, et un autre, qu'il était fort curieux de lui comparer, tiré du journal de M.-Nic. JOLIVET, secrétaire du marquis de Sainte-Croix, ministre plénipotentiaire de France à Liège. Ce journal date du mois d'août 1783.

Or, coïncidence curieuse, au moment même où JOLIVET rédigeait son journal, envoyé à Paris sous forme de lettre, un autre Français, de séjour en notre ville, lançait dans le public, sous la forme, ordinaire à cette époque, de fascicules détachés et paraissant par intervalles, une autre description, en vers cette fois, de Liège et de ses environs.

Cette composition, dont les exemplaires sont devenus rarissimes, porte le titre de *Le Poète Voyageur et impartial ou Journal en vers accompagné de notes en prose*. Elle se compose d'un *Prospectus* et d'une succession de *Numéros*. Le premier n'est point daté ; le second et les suivants, jusqu'au chiffre XII inclusivement, portent des dates qui fixent par conséquent l'époque où le poème a paru : 15 novembre 1783, et ainsi de suite jusqu'au 15 avril 1784, de quinze en quinze jours. Les n^{os} IX, X, XI et XII ne forment, par exception, qu'un fascicule. Le tout comporte un ensemble de 185 pages in-8^o.

Le texte ne porte aucune indication de nom d'auteur. Nous savons cependant quel est celui-ci. C'est un chevalier GUÉRINEAU DE SAINT-PÉRAVI, « écrivain doué d'un esprit souple et facile », nous apprend LAROUSSE, qui composa foule d'ouvrages en prose et en vers, écrivit sur l'économie politique, l'agronomie, la politique,

etc. (1) Il se vit contraint, à la suite d'une affaire d'honneur, de se retirer en Belgique. Il s'arrêta surtout à Liège, d'où il se rendit quelque temps à Aix-la-Chapelle, pour revenir en notre cité. Personnage assez peu recommandable par la vie qu'il y mena, il mourut d'ennui et de misère. (2)

La valeur littéraire du poème que nous allons exhumer de l'oubli, chacun l'appréciera vite : elle ne dépasse pas celle de tant de ces œuvres faciles, abondantes, mais non dénuées d'une grâce vieillotte, qui encombrèrent réellement la littérature française pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Et cependant, s'il nous a paru non dénué d'intérêt de publier ici de larges extraits, tout au moins, de l'œuvre de Saint-Péravi, c'est qu'elle a pour objet de décrire notre bonne vieille cité de Liège, d'en célébrer les beautés pittoresques, d'en faire connaître les antiques et libérales constitutions, comme aussi d'analyser les vertus ou les défauts de nos ancêtres ; c'est, surtout, que le texte est agrémenté d'une foule de notes, commentaires historiques ou archéologiques, qui fournissent ainsi la preuve que leur rédacteur s'était, comme on dit aujourd'hui, documenté, et qu'il savait ce dont il parle.

* * *

C'est un voyage autour du monde que se propose d'entreprendre notre poète balladeur ; c'est un vrai et consciencieux « voyage d'études » qu'il veut faire : tout lui sera objet d'observation. Qu'on en juge par ces quelques vers de son prospectus :

Ma plume décrira les Empires, les Villes,
Depuis Paris jusqu'à Pékin ;
Mœurs barbares et mœurs civiles ;
Police, Bâtiments, Lois, Usages enfin,
Depuis le petit pied des Chinoises gentilles,
Et le bonnet pointu du grave Mandarin,
Jusques au court jupon des femmes des Antilles,
Et l'épais turban du Mouphti,
Et les simarres volatiles

(1) La *Grande Encyclopédie* Lamirault contient aussi une courte notice sur notre poète (t. XIX, p. 515), qui nous apprend que SAINT-PÉRAVI rédigea avec les célèbres Mirabeau et Dupont de Nemours le *Journal de l'Agriculture et du Commerce*.

(2) Son nom a été chez nous préservé de l'oubli par l'opuscule littéraire, publié en 1884, chez Grandmont-Donders, par feu le baron de Chestret de Hanefle, sous le nom de *Glanes poétiques liégeoises, De Paix, de Chestret, Léonard, de Saint-Péravi, etc.* La biographie de ce dernier est destinée à paraître dans le recueil la *Biographie Nationale*.

Disons enfin que M. Gobert, dans ses *Rues de Liège* (t. II, 381), donne un extrait du *Poète Voyageur*.

Des adoratrices d'Ali.

.....
Au sortir de Paris commence mon voyage ;
Par la France je finirai ;
C'est par ce beau pays que je couronnerai
Le cours universel de mon pèlerinage.

Parti de la capitale de la France, notre voyageur anonyme passe par Cambrai et Valenciennes ; franchissant la frontière des Pays-Bas, il visite Mons, puis s'arrête assez longuement à Bruxelles.

Après avoir pris congé

La larme à l'œil, des Belles
Dont ce pays est parsemé,

il se dirige sur Louvain, où l'attire la renommée de son antique université.

Enfin, « grâce à quelques tours de roue », le voilà parvenu au pays liégeois.

Suit immédiatement une description générale de Liège et de sa banlieue :

Ce pays, dans un val traversé par la Meuse,
Offre un site piquant, couronné de coteaux ;
La Rivière majestueuse,
En replis sinueux, les baigne de ses eaux ;
Mais au lieu de ces longs berceaux
Qui bordent cent routes pavées, (etc.)
.....
D'une chaîne de monts les sommets inégaux,
Revêtus de sombres broussailles,
Recèlent dans le fond de leurs noires entrailles
Du Salpêtre, du Soufre et d'autres minéraux (1) :
Sous les pieds chancelants, s'étend mainte carrière
De Houille ou de Charbon de terre (2).

(1) « On trouve dans le pays de Liège des usines de fer, de cuivre, de plomb et des carrières de marbre, surtout de marbre noir. »

(2) « La commodité de ce chauffage entretient à Liège une très grande quantité d'armuriers ; mais ce que beaucoup de gens ne savent peut-être pas c'est que ce charbon est appelé *Houille*, à cause d'un certain maréchal, nommé Prudhomme le Houilloux qui, dit-on, en fit la première découverte. On a aussi du semblable charbon en France, principalement en Auvergne et dans le Forez. Il serait à souhaiter que la recherche de ces mines et leur exploitation y fussent plus en vigueur ; nos forêts épuisées par les bois de chauffage, qui sont devenus très chers, ne seraient plus sur le point de manquer de bois de construction. On prétend qu'outre la consommation du pays de Liège, on en transporte tous les ans dans les pays voisins, pour plus que 200,000 écus, quoique cette matière y soit d'un prix très modique. L'usage de se servir (*sic*) de cette matière pour chauffage n'a été trouvé qu'environ l'an 1198. On en tire même une assez grande quantité jusque sous la ville de Liège, et, à ce que quelques-uns prétendent, sous le lit même de la Meuse. — Liège fait aussi un fort grand commerce en bière, en cuir, en serge et en cloux. »